

TRAFALGAR

Une nouvelle de Thérèse Fournier

Trafalgar est une bataille navale célèbre. Elle donne lieu à une commémoration annuelle en Angleterre. À Trafalgar Square, à Londres, est érigée une statue de l'amiral Nelson, vainqueur de Trafalgar, tué au cours de la bataille. En France, cette défaite doublée d'un échec est entrée dans le langage comme un « coup de Trafalgar » – en Espagne, elle laisse un curieux goût de cendre, le sentiment de s'être fait gruger.

La bataille de Trafalgar s'est déroulée le 21 octobre 1805 au large du Cabo Trafalgar, en Espagne, à vingt-cinq milles au sud de Cadix, à une cinquantaine de milles à l'ouest de Gibraltar. Elle a opposé une soixantaine de navires, avec une supériorité numérique pour la flotte franco-espagnole. Elle marque l'abandon total, de la part de Napoléon, de son projet pharaonique d'envahir l'Angleterre.

Lettre d'Augustin de Loyre de Rubampré, chirurgien de marine, attaché au *Bucentaure*, à Napoléon I^{er}.

Rennes, le 22 juin 1806.

Rien ne me permet de prendre ma plume ce jour afin de m'adresser à vous. Vous êtes l'Empereur de tous les Français – je ne suis qu'un simple marin, un marin bouillant d'indignation qui puise la force de vous parler dans les trois mots inscrits au fronton de la République : Liberté, Égalité, Fraternité.

« Trafalgar ! » Je lance ce mot comme un chien, pour vous mordre à l'orgueil.

Trafalgar : éclaboussure de l'ambition française – dont on rend responsable un seul homme. Dans ces lignes manuscrites que je rendrai au tribunal, ce n'est pas ce bagnard de

la mer, ce pauvre Villeneuve confiné plus de deux ans sur vos navires aux Antilles, puis « sacrifié » sur l'autel de vos conquêtes, que je mettrai en accusation, c'est vous, l'Empereur de tous les Français.

Je reprendrai les faits un à un, des Antilles à Cadix, en passant par les Açores et Finisterre, et je démontrerai que le seul coupable c'est vous, vous qui sous couvert de Grandeur de la France, assouvîtes votre volonté de pouvoir qu'un homme ayant les pleins pouvoirs se permet de travestir d'Intérêt pour la France – au mépris de l'idée même d'individu.

Les hommes, votre Honneur, ne sont pas des fourmis qu'un cerveau visionnaire mettrait au service de plans de bataille. Dans chaque poitrine bat un cœur, dans chaque cerveau prend forme un désir que les gouvernants se doivent de protéger, comme le trésor même de la Nation.

Ces hommes dont je vous parle, puisque c'est de Trafalgar qu'il s'agit, sont des hommes de mer, capables d'abandonner, pour le bien de la Nation, tout lien avec la terre et de se livrer à la puissance des océans et au feu des navires ennemis.

L'Angleterre

Vous avez toujours eu comme ambition de mettre fin à la guerre qui opposait la France à la perfide Albion – comme si vous pouviez mettre fin à la convoitise entre deux nations qui s'observent et se jaugent depuis des siècles par-dessus la Manche, au mépris de tout traité, Saint-Clair-sur-Epte ou Amiens –, comme si vous ignoriez que la Navy recharge ses canons en une minute et demie !

Il fallait envahir l'Angleterre – et pour cela faire diversion. Attirer l'amiral Nelson et sa flotte aux Antilles. Villeneuve passa deux ans aux Antilles – puis rallier l'Europe et envahir l'Angleterre. Parti le 10 juin 1805 des Antilles, quelques mois après votre couronnement, Villeneuve sur son navire amiral le Bucentaure, arrive fin juin au large des Açores. Là le brick anglais, le bien nommé Curieux, croise sa flotte et rend compte à l'amirauté anglaise de sa route : la flotte française ne se dirige pas vers la Méditerranée, mais bien vers l'Angleterre. Nelson a néanmoins décidé de fermer l'accès de la Méditerranée et le 18 juillet il rejoint Collingwood à Cadix.

Cependant que Villeneuve, le 22 juillet, dans un brouillard épouvantable, livre la bataille du cap Finisterre – deux cent dix hommes meurent côté anglais, quatre cent quatre-vingts, côté franco-espagnol – et Calder dispose sa flotte au nord pour fermer l'accès à la Manche.

Nelson, quant à lui, remonté de Gibraltar, s'est joint à Calder.

C'est alors, Majesté, qu'aurait dû sourdre dans la terre aride de votre ego un peu d'humanité, penser à l'individu, marin ou amiral, qui deux ans durant n'a pratiquement pas mis pied à terre, soumettant son corps et son esprit aux difficiles règles de la vie à bord – 1 000 humains, sur quelques dizaines de mètres de planches répartis en quatre ponts, le tout en mouvement permanent sur l'océan.

Villeneuve vous le signale : outre les mille deux cents blessés débarqués, fin juillet, à Vigo, il ne lui reste plus que vingt jours de vivres, cinq jours d'eau potable – surtout, les équipages sont épuisés, ils ont un besoin urgent de rallier terre pour le repos du guerrier.

Ce repos que vous refusez à Villeneuve, côté anglais, Nelson l'obtient – il débarque à Plymouth, épuisé mais triomphant, accueilli par la muse des peintres, la belle Emma son épouse et leur petite Horatia. Pendant deux mois Nelson jouit des plaisirs de la vie à Merton alors que des centaines d'ouvriers travaillent sur son Victory et les navires endommagés de la flotte. Lorsque le 2 septembre Nelson est informé de l'entrée de Villeneuve à Cadix et qu'il quitte, le 15, « tout ce qu'il a de plus cher au monde » pour se réinstaller dans sa cabine du Victory où il a fait exécuter un portrait d'Emma, Trafalgar est déjà une victoire anglaise – ou une défaite française.

Toujours au Finistère, perclus de milliers de maux, la peau du crâne rongée de croûtes, des champignons entre les doigts de pied, son linge usé, en manque cruel de toute attention féminine et familiale, sa personne mentale à l'image de sa personne physique et de tout son équipage, Villeneuve, sur la foi d'un capitaine marchand danois au service des Anglais qui lui indique la présence de vingt-cinq vaisseaux anglais dans les parages, décide de rallier Cadix – c'est un homme à bout de forces qui fait voile vers la Méditerranée.

Le compte à rebours de la défaite est engagé. À mesure que cet amiral qui n'est plus que l'ombre de lui-même fait voile vers le port de Cadix où il arrive le 25 août, bloqué par vingt-six vaisseaux anglais, votre colère d'Empereur face à celui qui ne remplit pas votre ambition n'a plus de limites. Le Prince, le Roi, le demi-dieu que vous êtes n'aura de cesse que d'écraser de son mépris et de ses vexations celui qui, déjà, a perdu Trafalgar : non content de lui avoir refusé un repos mérité, non content d'avoir égaré son esprit dans des ordres contradictoires, vous décidez de le faire remplacer. Sans le prévenir, vous faites voyager vers Cadix le vice-amiral Rosily, préposé au service des cartes de Paris ! De Cadix, Villeneuve apprend vos projets le concernant.

Que peut ressentir le marin épuisé, à qui l'on refuse un gramme de foyer, une once de tendresse, un doublon de reconnaissance ? Le jour de son anniversaire, le 29 septembre 1805, fringant malgré son corps couturé de blessures au fil des batailles, gorgé d'énergie, d'amour et de foi, Nelson se présente au large de Cadix et remplace Collingwood à la tête de l'escadre. Le 14 octobre Rosily arrive à Madrid. Villeneuve, qui a approvisionné sa flotte, décide de rétablir sa réputation par une action d'éclat – au grand dam de l'Histoire, le mécanisme du pouvoir et de l'humiliation a parfaitement fonctionné.

Taraf al-Gharb. Cap de l'Ouest. Trafalgar

Sur l'aube argentée du 19 octobre, la péninsule de Cadix découpe ses murailles verdoyantes de caoutchoutiers et de dragonniers jusqu'au phare dressé de la pointe de San Sebastián. Entre mâts de trinquette et beauprés de la flotte combinée hispano-française, on sonne six heures du matin. Sur le Bucentaure, Villeneuve fait hisser le drapeau : « Appareillez sans autre signal. » L'amiral Gravina monte sur le pont de son Principe de Asturias. Sur le Victory Nelson écrit sa dernière lettre à Emma : « ...Puisse le dieu de la guerre couronner de succès mes efforts ; quelles que soient les circonstances, je ferai en sorte que mon nom vous reste cher ainsi qu'à Horatia, vous que j'aime autant que ma propre vie. »

Le 20 vers six heures du soir la flotte anglaise est signalée au vent.

Le 21 à sept heures du matin les Anglais sont à une douzaine de milles de la flotte franco-espagnole. Villeneuve ordonne de se mettre en ligne de bataille. Il n'est pas obéi. À huit heures, il ordonne de faire demi-tour pour naviguer cap au nord. Mais le vent est tombé. Les navires restent en travers. À midi, les deux colonnes anglaises attaquent perpendiculairement.

Premier impact du Royal Sovereign sur le Santa Ana, de cent douze canons. (Perte de soixante hommes sur le Royal et de deux cents sur le Santa Ana.) Le deuxième impact a lieu quinze minutes plus tard, entre le navire de Nelson, le Victory, et le Santissima Trinidad, dixième navire de ligne. Le Victory est désarmé de ses bonnettes, son mât de hune est coupé, les vergues et cinquante hommes sont hors de combat.

À une heure et demie, ordre est donné au contre-amiral Dumanoir de l'avant-garde alliée de faire demi-tour. Dumanoir arrive. Toujours pas de vent, il se fait remorquer par ses embarcations. Le Victory essaye de s'infiltrer entre le Bucentaure et le Redoutable. Le Bucentaure tente de l'en empêcher et se précipite contre le Victory qui change de cap, heurte le Redoutable – ils se fusillent à bout portant. Sur le Redoutable deux cents hommes

meurent. blesse mortellement Nelson aux reins.

À une heure cinquante, le Monarca, assailli par le Belle-Isle, le Toussaint et le Revenge, succombe. À deux heures et quart, le Santa Ana, assailli par le Royal Sovereign, amène le pavillon. Le Fougueux, venu aider le Santa Ana, doit lutter contre le Royal Sovereign et le Téméraire ; il est jonché de morts. L'Algésiras est incendié. Voyant que le Bucentaure aux mains du Conqueror devient ingouvernable, Villeneuve change de navire pour continuer le combat.

Canonné durant deux heures par le Belle-Isle, le Defiance et le Prince, un immense incendie se déclare sur l'Achille qui explose à cinq heures et demie, avec quatre cent quatre-vingts hommes à bord. Les Anglais mettent des chaloupes à la mer pour recueillir les survivants. La flotte conjointe perd le San Juan Nepomuceno, le Bahama, l'Argonauta, le San Ildefonso.

Au petit matin du 22 novembre, la mer se creuse dangereusement et il devient impossible de tenir des bâtiments endommagés jonchés de blessés et de morts. Dix-neuf navires de la flotte franco-espagnole capitulent, le surlendemain le Redoutable est englouti avec son équipage, le Fougueux est précipité à la côte avec cent vingt hommes.

Et c'est un bien dramatique spectacle que de voir ces navires délabrés d'où s'échappent les râles des blessés et des mourants glisser le long de la côte comme de gigantesques fantômes.

En débarquant à Portsmouth comme prisonnier, Villeneuve pourra voir comment les marins en liesse boivent au tonneau de rhum où avait été conservée la dépouille de Nelson, vainqueur de Trafalgar, héros pour les siens.

De son côté, Villeneuve, anéanti de remords et de honte, perd lentement toute considération à ses propres yeux. Jusqu'à son suicide à Rennes, il y a quelques semaines, à la veille d'un improbable blanchiment.

C'est de Rennes que je vous écris ce jour, vous, l'Empereur de tous les Français, pour vous déclarer coupable de tout ce dont on a accusé un innocent, dont le seul péché a été d'avoir été un humain, épuisé après deux ans de navigation, animal blessé qui, dans un désir assoiffé de vous plaire, a voulu porter à vos pieds une victoire qui l'aurait grandi à vos yeux. Mais vous ne regardez pas les humains, vous les utilisez comme les soldats de plomb d'un immense édifice dont vous êtes le maître.

Par la présente, je déclare innocent Villeneuve et vous accuse de meurtres multiples envers l'humanité et l'idée même d'être humain.

Écrit ce jour à Rennes par Augustin de Loyre de Rubampré, chirurgien de marine,
attaché au *Bucentaure*.

Inédit – Droits réservés